

APPUNTI E DOCUMENTI

LETTERE DI GEORGES SOREL
A B. CROCE. (*)

I.

Boulogne s/S, 20 déc. 1895.

Monsieur

Le professeur Labriola a bien voulu m'écrire, il y a quelque jours, que vous accepteriez volontiers d'écrire dans le *Devenir social* (1), et il m'a dit que je pouvais m'adresser à vous, en son nom. Je pense que le secrétaire de la rédaction (2) vous a déjà écrit sur ce sujet; en tous cas, je me permets de vous demander une collaboration assidue pour notre œuvre. Nous avons quelque peine à obtenir des articles arrivant régulièrement et de nature à former un ensemble d'un intérêt soutenu. M. Labriola m'écrit qu'il ne sait pas quand il pourra me donner quelque chose. Les bons articles sont rares, surtout ceux qui peuvent démontrer aux incrédules (et ils sont nombreux) que le socialisme est en état de figurer dans le mouvement scientifique moderne. Nos adversaires sont, en effet, aux aguets, toujours disposés à critiquer, avec mépris, les parties faibles de notre œuvre.

M. Labriola ne me dit pas sur quel sujet vous comptez écrire: mais votre place est large, comme vous avez pu vous en rendre compte. Nous serions très heureux d'avoir surtout des études précises sur des faits historiques ou des phénomènes économiques bien délimités. C'est par là

(*) Verrò pubblicando in questa rivista le lettere a me indirizzate per oltre venticinque anni (1895-1921) da Georges Sorel, con qualche necessario taglio o per estratti, specie quelle degli ultimi anni, secondo che la convenienza consiglia.

(1) Questa rivista, « revue internationale d'économie, d'histoire et de philosophie », fu pubblicata a Parigi, presso l'editore Giard et Brière, dal 1895 al 1898. Doveva servire a illustrare e approfondire il marxismo; ma finì con l'essere la critica, per opera segnatamente di studiosi italiani e del Sorel.

(2) Alfred Bonnet.

que pèchent, presque toujours, les livres socialistes français: nous avons le défaut, en France, de vouloir regarder les choses de trop haut et de voir à la Napoléon: aujourd'hui il est devenu très dangereux d'opérer ainsi, pour peu que l'on veuille convaincre les gens lettrés, car les travaux d'érudition sont nombreux en Europe et commencent à être beaucoup vulgarisés.

Je vous serais bien obligé de vouloir nous annoncer le titre de l'article que vous pourrez donner et l'époque à peu-pres exacte où vous pourrez l'envoyer.

Agrérez, Monsieur, l'hommage de ma considération la plus distinguée.

G. SOREL (1).

II.

Boulogne s/S, 14 janvier 1896.

Je vous remercie de l'envoi de vos deux brochures (2) que j'ai lues avec le plus grand intérêt; je me doutais bien, en lisant ce que disait M. Lafargue des Pères de l'Eglise, de la philosophie juive, que son mémoire était l'œuvre d'un homme incompetent; mais je ne croyais pas qu'il fût aussi incompetent, que vous l'établissez d'une manière si irréfutable. *Votre note est si irréfutable qu'elle nous crée un gros embarras pour vous demander une collaboration; c'est ce que M. Labriola a vu aussi; M. Lafargue et vous ne pouvez facilement écrire dans une même revue, surtout dans une revue où il est un des fondateurs!*

Je ne suis pas aussi convaincu que vous que l'*Utopie* de Morus soit une œuvre politique sérieuse; je pense que c'est une œuvre renfermant des allusions utiles pour l'histoire; mais est-ce chose plus sérieuse que la *République* de Platon? Le roman philosophique avait été à la mode dans l'antiquité, et la Renaissance devait reprendre cette forme; elle acceptait bien la pastorale! elle n'avait pas une idée très nette du réel. Si les utopistes décrivaient un certain état social, c'était plutôt pour ridiculiser ce qui existait que pour dire ce qu'ils désiraient. Cette manière de comprendre les choses me semble plus respectueuse pour la mémoire de tant d'auteurs illustres, qui ne doivent pas être rendu responsables de bien des

(1) Unita una carta da visita: *Georges Sorel. Ancien ingénieur en chef des ponts et chaussées*, 25 rue Denfert-Rochereau, Boulogne s/S (Seine).

(2) Erano il volumetto sul *Concetto della storia nelle sue relazioni col concetto dell'arte* (Roma, 1896), e la memoria *Intorno al comunismo di Tommaso Campanella* (Napoli, 1895), nel qual ultimo, tra l'altro, si sottometteva a critica un articolo, sullo stesso argomento, di Paul Lafargue, pubblicato in una storia tedesca del socialismo e ristampato nel *Devenir social*. Il Lafargue era genero del Marx.

sottises qu'on leur fait dire. Prendre au sérieux les utopistes anciens n'est-ce pas faire un contre-sens analogue à celui que commirent les juristes juifs prenant à la lettre les législations théoriques sur l'année-sabatique et autres bizarreries de la Thora? Et à ce propos, je ne sais si vous avez remarqué dans l'article de M. Platon (*Devenir Social*, oct. 1895, p. 643-4) que notre savant collaborateur a fort justement rapproché la classe supérieure de la *République* platonicienne des ascètes chrétiens et donné une interprétation très importante de la communauté des femmes, conçue comme une forme de l'*asexualité* monacale. Historiquement, cette assimilation a existé et a donné lieu à de très nombreuses sectes; c'est une traduction dans la vie réelle du principe que l'homme ne vit plus par et pour la maison. Chez certains féministes contemporains on retrouve la même observation: l'homme n'est plus le mari, mais seulement le *géniteur*, comme disait Fourier. Il y a un exemple dans le roman anglais « *A superfluous woman* », dont M. A. Barine a parlé dans les *Débats* du soir (18 sept. 1894). Chez ces auteurs, il n'y a pas de parti pris: la pensée prend une forme indirecte, parce qu'ils ne peuvent parvenir à une expérience philosophique de l'antinomie qu'ils constatent, mais dont il ne peuvent comprendre la vraie place dans le mouvement de la pensée. Chez Campanella, cette impuissance existait aussi en partie: car à son époque personne ne songeait qu'on pût corriger un vice autrement qu'en supprimant la cause; il nous semble, aujourd'hui, que la correction doit provenir du complet développement, épanoui au grand soleil du réel, de toute la cause. Avant Hegel, personne ne pouvait soupçonner un pareil paradoxe.

J'ai beaucoup goûté votre livre sur l'histoire, qui me montre que l'Italie finit par abandonner le culte de Spencer. En France il y a encore des gens qui croient à la science de ce *fumiste* (je ne dis pas *sophiste*, car les sophistes savaient beaucoup). Chez nous, un auteur qui se permettrait un livre comme le vôtre, sur une question aussi subtile, serait honni et vilipendé dans toutes les revues.

Le n. de Xbre '95 et janvier '96 du *Devenir* (qui paraît le 23) renferme une étude sur la corporation au Moyen Age, due à un de mes amis, qui écrit sous un pseudonyme (1). Il m'a demandé de savoir ce qu'on pense en Italie de ses recherches et si on a fait des travaux du même genre. Perpignan et Montpellier, m'écrivit-il, ne sont ni françaises, ni espagnoles; ce sont des villes méditerranées et il serait intéressant de rapprocher ce qui s'est passé à Perpignan de ce qui s'est passé dans les villes du littoral italien. Déjà un savant archéologue, M. Brutails, était arrivé à des conclusions analogues pour l'architecture du Roussillon et avait eu l'idée qu'il fallait la rapprocher de celle des rives de la Méditerranée. Pour

(1) Col pseudonimo di « Florent Serrurier »: era il Desplanque, nominato più innanzi, archivista a Perpignano.

le droit et les institutions économiques cela doit être encore plus frappant. M. Labriola m'a dit de m'adresser à vous pour cette question. Il y a dans ce mémoire plusieurs points sur lesquels l'attention des savants italiens mérite d'être appelée.

1. forme communiste primitive, ou partiellement communiste;
2. organisation des hommes dérivant de l'organisation du travail, tandis qu'on pose généralement le problème en sens contraire;
3. absence de monopole, d'apprentissage réglementé, de formules de réception, d'esprit corporatif;
4. administration politique appartenant aux Métiers à l'origine, puis passant entre les mains d'une oligarchie;
5. formation du régime capitaliste par l'introduction des marchands;
6. séparation des professions libérales, et des arts mécaniques quand les institutions anciennes se dissolvent;
7. organisation des corporations, quand le pouvoir politique des *Métiers* est fini.

Ce sont là, je crois, des traits que l'on devrait retrouver en Italie d'une manière plus nette qu'à Perpignan. Il y a surtout deux points sur lesquels il me semblerait nécessaire de faire une lumière plus complète; ce serait les points 1 et 5. La forme communiste ne fait l'objet que d'une induction, basée sur des preuves peu nombreuses. D'autre part, le moment où le travail à façon pour le compte du marchand est arrivé à devenir dominant ne me semble pas aussi clairement déterminé qu'il le semble à M. F. Serrurier. Il se pourrait, au contraire, que ce travail à façon fût beaucoup plus ancien qu'il ne croit; je sais bien qu'Engels le reporte aussi à peu près à la même époque; mais c'est dans l'étude des villes italiennes qu'on peut seulement trouver des renseignements probants.

Si quelqu'un des vos amis a l'occasion d'étudier des question de droit ancien, je lui recommande un mémoire très important de M. Desplanque, archiviste à Perpignan, sur *Les infâmes dans l'ancien droit roussillonnais*. Il y aurait sûrement des rapprochements curieux à faire entre le Roussillon et Naples, notamment à propos des Juifs et à propos de la prostitution.

Je vois, que vous avez, comme M. Labriola, trouvé mon article sur M. Garofalo (1) un peu trop grand; mais ce livre était donné ici comme une œuvre de haute importance: l'éditeur le considérait ainsi.

M. Labriola m'a écrit qu'il comptait me donner un article; soyez assez bon pour le tenir en haleine, car nous avons grande misère de bons articles; ceux qui en promettent ne les donnent pas toujours et ceux qui n'en font que de mauvais sont toujours pressés d'en apporter. M. Labriola fait la guerre au *demi-monde* scientifique; hélas, ce demi-monde est

(1) Quello sulla *Superstizione socialista* (Torino, Roux e Frassati, 1895): recensito dal Sorel sulla trad. franc. in *Devenir social*, 1, 729-64.

plus bruyant que l'autre! Nous aurions grand besoin de bons articles sur les questions agraires des diverses parties de l'Italie: le public aime ces sujets; mais n'avons pas pu avoir qu'un article de M. Salvioli.

Veuillez agréer etc.

III.

Boulogne, 9 octobre 1896.

Cher monsieur,

J'ai reçu bien votre article (1) et je l'ai remis a M. Bonnet, secrétaire de la rédaction, qui va le traduire et vous enverra le manuscrit traduit avant de le remettre a l'imprimerie.

L'article est vif et je crois qu'il ne plaira pas beaucoup à M. Loria, non plus qu'à beaucoup de *sommités* du parti socialiste italien.

M. Bonnet m'a dit que les idées émises par M. Plekanoff sur le Mouvement, idées que vous avez critiquées (2), ont été également peu goûtées en Allemagne. M. C. Schmidt a contesté qu'elles fussent en relation intime avec la pensée de Marx. Si on traduit le livre de M. Plekanoff (3), ce sera une question à examiner, bien qu'en France le marxisme soit très peu connu.

Je vous remercie de la brochure que vous avez bien voulu m'envoyer (4). Il est remarquable combien ces révolutionnaires avaient peu d'originalité; toute leur éducation était faite de Plutarque. Je doute fort que Babœuf mérite l'honneur d'avoir innové quelque chose: la lutte des maigres contre les gras était la base de toutes les révolutions dans les républiques antiques et dans celles du Moyen-Age; je ne crois pas qu'il se soit élevé au-dessus de cette conception, qui tendait à maintenir les cités dans un état à demi barbare. Le prolétariat moderne se trouve être le producteur organisé et avoir dans son sein les éléments du progrès scientifiques industriels: il ne ressemble pas au *petit peuple* des villes du Moyen-Age italien. Les résultats des guerres civiles dans les républiques d'autrefois ont été malheureux presque toujours: si le so-

(1) Il saggio sulle *Teorie storiche del prof. Labriola*, che fu pubblicato prima in francese nel *Devenir social* del nov. 1896: vedilo ora in *Materialismo storico ed economia marxistica* 4, pp. 21-54.

(2) G. PLECHANOW, *Beitrag zur Geschichte des Materialismus* (Stuttgart, 1896): del quale avevo dato severo giudizio nella mia memoria, letta all'Accad. Pontaniana nel 1896, sulla *Concezione materialistica della storia* (cfr. ora in *Materialismo storico etc.*, p. 5).

(3) Il Sorel era ignaro della lingua tedesca, e ciò spiega le difficoltà che incontrava nello studio del marxismo.

(4) Il saggio su *Vincenzio Russo*, pubbl. allora nella *Riforma sociale* di Torino: v. in *La rivoluzione napoletana del 1799* 4, pp. 85-112.

cialisme ne se dégage pas des liens qui l'unissent, un peu trop partout à la démagogie radicale, il pourrait bien aboutir à des résultats que Marx n'avait pas prévus.

Recevez etc.

IV.

Boulogne s/S, 1 mars 1897.

Cher monsieur,

Depuis quelque temps des travaux intéressants ont été publiés en Italie sur le matérialisme historique: MM. Chiappelli et Ferraris notamment, ont posé la question devant le grand public (1). Ne pensez-vous pas qu'il serait fort utile de présenter une discussion de ces idées, en les comparant à celles de M. Labriola? Cela serait le sujet d'un article intéressant pour les lecteurs du *Devenir* et personne ne pourrait faire ce travail mieux que vous: vous avez déjà approfondi le sujet et vous savez, mieux que nous autres français, dans quelle mesure les idées de MM. Chiappelli et Ferraris se rattachent à celles de M. Loria et à celles de Marx. Si vous n'étiez pas trop occupé, vous nous rendrez un service signalé en vous chargeant de faire cette synthèse critique des opinions émises en Italie sur le matérialisme historique.

M. Bonnet m'a annoncé que vous avez accepté de faire un volume pour la bibliothèque socialiste qu'édite la maison Giard et Brière. Il serait bien que vous puissiez donner le livre cette année, pour qu'il, puisse paraître au communément de 1898. Je pense qu'il vous a écrit pour vous demander le titre que vous avez choisi, à fin que votre volume puisse être annoncé.

J'avais été d'avis de publier dans le *Devenir* votre mémoire lu à l'Académie pontanienne sur le livre de M. Labriola (2); mais il y a un passage si dur relativement à M. Plekanoff que cette publication était vraiment impossible. Si vous voulez bien faire l'article dont je vous parle, vous aurez l'occasion de reproduire les idées personnelles que vous émettez sur le matérialisme historique et sur la morale. Je crois que le public français ne serait pas fâché de connaître, par la même occasion, votre théorie de l'histoire. En faisant la critique de MM. Chiappelli et Ferraris, il serait facile de montrer comment vous comprenez l'histoire. Vous n'avez qu'indiqué très sommairement vos idées dans votre article sur M. Loria.

(1) A. CHIAPPELLI, *Le premesse filosofiche del socialismo*, memoria letta all'Accademia reale di Napoli (Napoli, 1897); C. F. FERRARIS, *Il materialismo storico e lo Stato* (Palermo, Sandron, 1897).

(2) La memoria sopracitata sulla *Concezione materialistica della storia*.

Je ne sais pas si M. Nitti sera satisfait de mon article dans le n. de février du *Devenir*, sur la « Science de la population » (1). Son livre est, vraiment, bien faible, fait à la hâte et sans aucune critique: je croyais l'auteur plus fort: mais il y a beaucoup de gens qu'il ne faut pas voir de trop près.

Agréé etc.

V.

Boulogne, 2 juin '97.

Cher monsieur,

Dans la dernière lettre que vous m'écriviez (il y a déjà longtemps) vous me disiez que vous étiez malade. Depuis lors j'ai perdu me chère et dévouée femme, qui avait été la compagne de 22 ans de travaux et à qui j'étais lié par « *la forza del primo amore* ». Son souvenir, je l'espère, restera la meilleure partie de moi-même et la vraie âme de ma vie.

J'ai vu dans la revue de M. Colajanni dont j'ai reçu un n., que vos critiques à l'adresse de M. Loria n'ont pas fait plaisir en Italie; j'ai été quelque peu surpris, cependant, du ton qu'avait affecté M. Pantaleoni dans cette affaire (2). Je crois, comme-vous, qu'il y a des affinités considérables entre les vues de M. Pareto et celles de Marx: le premier ne connaissait cependant pas l'œuvre de Marx et il a été très frappé des lettres d'Engels publiées dans le *Devenir* du mois de mars (3).

Je suis, depuis assez longtemps, sans nouvelles de M. Labriola, qui travaille, je crois, à des explications complémentaires sur la conception matérialiste de l'histoire (4).

Il serait bien essentiel, qu'on publiât quelque livre inspiré de cette théorie, dans lequel on ferait ressentir les lumières spéciales qu'elle apporte, car pour beaucoup de personnes elle se réduit à peu de chose de neuf. J'avais proposé à M. Bonnet de publier la traduction des brochures d'Engels sur les événements contemporains, brochures assez nombreuses pour faire un volume, qui aurait montré l'utilité pratique de cette conception matérialiste. Il n'est pas de cet avis et croit que ces brochures ne réussiraient pas en France. Qu'en pensez-vous?

Dans votre livre sur les événements de Naples, avez-vous mis à profit les idées marxistes? Si vous l'avez fait, ne pensez-vous pas qu'il serait

(1) Recensito dal Sorel nel *Devenir social*, III, 115-35.

(2) Su questo intervento del Pantaleoni nella polemica del Croce circa il Loria, e sulla risposta che egli ricevette, cfr. Croce, *Pagine sparse*, serie I, 273-4.

(3) Traduz. delle lettere già pubblicate nel *Sozialistische Akademiker* del 1895: v. *Devenir social*, III, 228-61.

(4) Furono quelle che composero poi il volume: *Discorrendo di socialismo e di filosofia* (Roma, 1898).

bien de publier quelques pages sur ce livre dans le *Devenir*? Je suppose que vous n'avez personne ici en état de faire une notice sur ce volume, à un point de vue philosophique sérieux; mais vous pourriez, sans peine, faire une analyse et une discussion, laissant de côté les questions de simple curiosité et d'intérêt local, pour mettre en relief les applications des principes. Je ne connais pas assez l'histoire italienne pour vous proposer de faire ce travail; mais si vous ne pouviez le faire vous-même, vous pourriez *corriger mon manuscrit, que je vous enverrais* (Je crois, par parenthèse, que le *Devenir* n'a pas reçu ce volume). Vous pourriez, en m'envoyant le volume, y joindre pour me diriger quelques notes sommaires.

Avez-vous mis en exécution votre idée de traiter l'avenir de la société capitaliste et la loi de réduction du taux de profit? (1).

Je doute qu'il puisse paraître un compte-rendu du livre de Stammler dans le *Devenir* (2): à moins que vous ne vous en chargiez. Je ne vois personne, parmi les collaborateurs, en état de faire ce travail, qu'exige une grande connaissance de la littérature sociologique allemande contemporaine. En France, on connaît beaucoup plus les questions importantes par de dictionnaires qu'autrement: fort peu de gens lisent sérieusement et on cite très souvent d'après des compte-rendus, des articles de revue ou même de journal! Les socialistes, surtout, n'ont pas une vaste lecture.

Le professeur d'allemand de l'École normale (3) va publier, cette année, un petit livre sur ce qu'il appelle « *la décomposition du marxisme en Allemagne* », c'est-à-dire sur les transformations et les critiques reconnues justifiées du marxisme depuis un certain nombre d'années. D'après ce qu'il m'a dit, *les thèses principales de l'école marxiste sont abandonnées aujourd'hui*. Je suppose qu'il y a là des distinctions à faire; car le marxisme est loin d'être la doctrine et la méthode de Marx; entre les mains des disciples dépourvus de connaissances historiques et de critique philosophique suffisante, le marxisme est devenu une caricature. « Revenons à Marx », voilà ma devise, et je crois que c'est la bonne voie. C'est aussi la voie dans laquelle s'est engagé M. Labriola: mais je crois que les socialistes ne sont pas disposés à la prendre sans se faire prier.

Bien à vous, etc.

(1) Andavo allora pensando al punto centrale del terzo volume del *Capitale*, la legge della caduta tendenziale del saggio di profitto, nella quale io sospettavo un sofisma o un grosso equivoco logico, che non riuscii per altro a trarre in chiaro se non un anno e più dopo: v. la relativa memoria in *Materialismo storico*, ecc., 4^a ed., pp. 149-61.

(2) Il libro di R. STAMMLER, *Wirtschaft und Recht nach der materialistischen Geschichtsauffassung* (Leipz., 1896): sul quale scrissi un saggio nel *Devenir social*, IV, 804-16, ristamp. nel vol. cit., pp. 115-30.

(3) Charles Andler.

VI.

Boulogne s/S, 7 août '97.

Cher monsieur,

J'ai reçu votre volume (1) que j'ai lu avec grand plaisir: les observations de la préface m'ont paru surtout intéressantes, peut-être auriez vous pu faire observer que la révolution de 1799 fournit le premier exemple de la formation de l'esprit patriotique au sens contemporain du mot; c'est la première fois que l'on voit se produire un mouvement spontané contre l'autorité instituée par l'étranger et aboutir à autre chose qu'une revolte: l'Espagne et l'Allemagne allaient bientôt nous donner les mêmes leçons qui restèrent inintelligibles pour les contemporains. Napoléon n'y comprit jamais rien, non plus que ses généraux: c'est bien à tort qu'on a vu là une réédition de l'esprit révolutionnaire et que l'on dit que la France fut vaincue par ses propres idées: s'il en était ainsi, comment expliquer que personne ne s'en doutât (parmi les gens qui étaient mêlés aux affaires). En fait, c'est un mouvement populaire, tout sentimental, tout impulsif, complètement débarrassé de tout idéalisme: comme tout ce qui naît, il prend des formes barbares, quitte à s'évoluer plus tard en s'intellectualisant et perdant de sa force. À l'heure actuelle nous voyons très bien que le patriotisme est encore fondé sur des passions irréfléchies et qu'il ne peut s'intellectualiser sans changer de nature: en France, il est entretenu par le *Petit Journal*, la *Libre Parole*, l'*Intransigeant*, et ces journaux font tellement peur que tout le monde les suit: ce sont cependant des organes de concierge!

Une autre chose me frappe, c'est la persistance, signalé par vous, de l'idée italienne depuis 1799 comme tradition de familles instruites. Cela explique bien de choses dans l'histoire moderne de l'Italie et surtout cette indifférence pour une politique sérieusement sociale qui caractérise le *risorgimento*. Proudhon s'étonnait que les Autrichiens fussent si bêtes et ne donnassent pas la terre aux paysans, ruinant ainsi les familles riches et libérales. Les hommes du 1799 ressemblent encore à vos libéraux modernes par l'idée de vassalité: ils ne peuvent pas comprendre qu'un pays doit vivre par lui même, sur son fonds national, ou disparaître: l'extrême gauche italienne n'est pas encore arrivée à comprendre qu'il puisse exister une Italie ne prenant pas le mot d'ordre dans les salles de rédaction des journaux parisiens! À ce point de vue, il y a eu un apport d'idées nouvelles par Mazzini: mais je crois bien qu'il a été, à peu près, le seul à comprendre l'*indépendance*.

(1) La seconda edizione (Roma, Loescher, 1897) dei miei studi giovanili sulla *Rivoluzione napoletana del 1799* (4^a ed. accr., Bari, 1926).

La naïveté (est-ce le mot exact) des républicains de 1799 m'explique encore les républicains italiens contemporains, prenant parti, avec chaleur, par Ménelik. En 1799, après l'expérience de toute la pillerie du Directoire, il fallait être idéaliste à un haut degré pour appeler les troupes françaises et les bandes de *panamistes* qu'elles escortaient! Mais leur *idéisme littéraire* les empêchait de rien comprendre à la stupidité et à l'ignominie de leurs actions. Eleonor Pimentel était enthousiaste à l'idée de renouveler le matériel de sa littérature et ne voyait dans tout ce drame qu'un jeu d'école. N'être pas frappé de l'emploi de ce mot « République indivisible » par des gens qui occupaient Naples par surprise et avaient tout le monde contre eux! C'étaient des collégiens. C'est ce qui rend leur sorte lamentable.

Je vous avoue que je crois que tout général français aurait fait comme Nelson; Napoléon n'a pas respecté les capitulations quand cela ne lui plaisait pas; rappelez-vous Sarragose et surtout sa conduite envers Alvarez à Gerone, qui mourut en prison à Figuières (les Espagnols ont même mise une plaque à la citadelle, portant qu'il a été empoisonné par les Français). En Espagne nos généraux en ont fait de toutes les couleurs et ne se sont pas fait faute (comme Napoléon d'ailleurs) d'insulter les vaincus. Je ne crois pas qu'il y ait de chercher des motifs très machiavéliques à tout cela: Nelson était hors d'état, par sa nature assez simple, de comprendre la légèreté, la naïveté, l'inconscience des idéalistes napolitains; il n'ignorait pas les épouvantables tueries faites par les Français à Toulon et à Quiberon; il savait que les républicains de Naples avaient été sans pitié pour leurs prisonniers. La conduite me semble naturelle et elle fut approuvée par la masse de la nation anglaise, par cette masse très peu éclairée, très ardente, *très anglaise*. Il est donc probable que (sans certains détails) tout se serait passé de la même manière avec un autre amiral, aussi marin, aussi peu littéraire que lui.

Je me demande (1) si Coco n'aurait pas joué un rôle douteux dans tout cela; il est curieux qu'il ait échappé à la mort, car il avait été un des auteurs de la mort des Baccher. Le rôle de Ferri pouvait être ignoré, mais non celui de Coco qui avait été nommé dans les journaux. Quant à Ferri, il avait des dispositions vraiment excellentes pour être sous-préfet de Murat et fonctionnaire des Bourbons! C'est évidemment lui qui a perdu sa maîtresse et lui a fait dénoncer le complot. Que tout ce monde est peu sympathique! Il est vrai qu'on est toujours injuste en appréciant les gens du XVIII^e siècle avec nos idées morales d'aujourd'hui.

À propos du miracle de S. Janvier (2), j'avais souvent entendu ma mère

(1) Accenna al mio racconto: *Luisa Sanfelice e la congiura dei Baccher*, nel vol. cit. I docc., posteriormente pubblicati, hanno meglio chiarito la parte avuta dal Cuoco nella scoperta della congiura.

(2) Allude a una mia nota sulle vicende del culto di San Gennaro nel 1799 (*La Rivol. nap.*, cit., 4^a ediz., pp. 74-81).

en parler, d'après un témoin oculaire et, en effet, on donna un temps déterminé pour l'accomplir. Une de nos cousines l'a vu aussi au moment de l'entrée de Garibaldi; elle ne peut s'expliquer comment la chaleur se communique à l'ampoule enfermée dans une grosse lanterne close. Ce qui est important c'est qu'il a existé d'autres ampoules analogues; il est donc très probable qu'on en trouvera un jour ou l'autre la formule dans quelque manuscrit grec; ce doit être une des farces dans lesquelles excellaient les Grecs pour duper les bons occidentaux au Moyen-âge alors qu'ils tenaient boutique ouverte de reliques insignes et plus extraordinaires les unes que les autres.

J'ai vu que l'Académie pontanienne avait mis au concours un mémoire sur le 3^e vol. du *Capital*; je pense que c'est à votre instigation (1). Esperons qu'il sortira quelque chose de ce concours, car en France nous sommes destinés à ne jamais connaître ce volume, dont la traduction est renvoyée aux calendes grecques. M. Pareto m'a écrit qu'il offre, d'ailleurs, des grandes difficultés et qu'il l'a trouvé fort obscur.

Il y a longtemps que je n'avais des nouvelles de M. Labriola; il serait bien utile qu'il fit paraître un volume pour compléter, expliquer et appliquer les théories de ses premiers essais; l'opinion des critiques français est que le *matérialisme historique* est une hypothèse en l'air; il faut lui donner un corps en montrant qu'elle sert à résoudre des questions insolubles sans son secours. Cela serait d'autant plus opportun qu'à la fin de l'année M. Andler, professeur à l'École Normale, fera paraître un volume sur la *décomposition du marxisme*, qui portera probablement un coup très grave et fixera l'opinion des universitaires sur ces questions, — à moins qu'on ne puisse opposer à la critique de M. Andler des travaux solides, prouvant que cette doctrine vit encore.

VII.

Boulogne, 30 novembre 1897.

Cher monsieur et ami,

Je suis très content d'apprendre que vous avez approuvé les idées que j'ai émises dans mon article sur Merlino (2): j'ai peur qu'il ne paraisse *hérétique* en France et M. Lafargue m'a déjà considéré comme hérétique pour mon article du *Journal des Économistes* (3).

(1) Era così in effetto; e io scrissi la relazione su quelle memorie (*Atti della Accad. Pontan.*, vol. XXIX, 1899): v. ora in Croce, *Pagine sparse*, serie I, pp. 39-44.

(2) A proposito del libro di S. MERLINO, *Pro e contro il socialismo*, in *Devenir social*, III, 854-88.

(3) Fascicolo del 15 maggio 1897.

Je n'ai aucun exemplaire de cet article: j'en ai envoyé un à M. Labriola et cet exemplaire contient quelques notes manuscrites, nécessaires pour expliquer divers détails.

Depuis j'ai été amené à penser que le 3^e moment de la complication économique, d'après Marx, ne contient pas seulement la rente ricardienne, mais beaucoup d'autres différences inexplicables dans les deux premiers moments, et qui se rapportent au fait même de la propriété privée administrée librement au milieu des rapports sociaux qui lui fait des avantages (comme les terrains bâtis des villes etc.). J'ai peur que la *rente* loin d'être quelque chose de très rigide, de très solide, d'être une dépendance du sol, est, au contraire, un *accident social*, comme Rogers l'aurait soupçonné et comme cela semble résulter, en fait, de ses grandes variations actuelles. Jadis on croyait qu'elle était le type de la régularité et qu'elle devait toujours augmenter dans une région prospère. Ce préjugé est resté si tenace que la politique douanière du gouvernement est fondée sur le criterium que le propriétaire a *droit* à une rente, fabriquée par le protectionnisme quand il ne peut la trouver dans le moment économique simple (Le monopole des blés a été proposé dans ce but par M. Jaurès!).

M. Andler a émis l'avis, dans ses *Origines du socialisme d'État en Allemagne* (1), que Marx et Rodbertus ne peuvent expliquer toutes les rentes. Mais il m'a dit qu'il pensait qu'on pourrait tout expliquer en considérant la rente, les profits commerciaux, les différences de surprofit comme des accidents appartenant, comme je le crois, à un même moment de la composition économique.

Dans le n.º d'octobre du *Sozialistische Monatshefte* j'ai donné un article sur le *Développement du capitalisme*. J'y ai exprimé quelques idées que je crois nouvelles; notamment j'ai dit que le capitalisme le plus développé (au sens de Marx) est celui qui s'éloigne le plus du type commercial, celui dans lequel le capital a été absorbé complètement par la production; il résulte de là que le capitalisme très développé est *en contact plus intime que le capitalisme ancien avec les forces productives*.

Je pense que vous aurez lu dans la *Revue de métaphysique et de morale* de septembre l'article de M. Andler sur le livre de M. Labriola. La *Revue philosophique* de décembre contiendra un compte-rendu de M. Durkheim.

J'ai lu la thèse de doctorat d'Arturo Labriola sur Quesnay (2). Il est clair que ce jeune homme a le travail facile, mais il n'approfondit rien et ne voit que la surface des choses. Il s'est enthousiasmé pour Quesnay, à cause des tableaux de circulation, mais je ne crois pas qu'il ait bien vu ce qu'il y a dans Quesnay; il est vrai que c'est si peu de chose et

(1) Paris, Alcan, 1897.

(2) *Le dottrine economica di F. Quesnay* (Napoli, Ettore Croce ed., 1897).

surtout quelque chose de si peu utilisable. Je ne sais pas pourquoi il a éprouvé le besoin, dans cette thèse, de se poser en représentant autorisé du marxisme et de donner du matérialisme historique une définition au moins insuffisante. A-t-il voulu corriger son homonyme?

Je trouve que la *Critica* (1) abuse un peu trop de la prose d'Arturo, qui finira par se faire passer pour le chef du marxisme italien. Le rapport de M. Pantaleoni, qu'on a imprimé comme préface à la thèse, me semble loin d'être favorable aux idées de l'auteur. Je ne comprends guère que M. Pantaleoni n'ait pas relevé l'enorme erreur historique commise par Arturo, qui transporte naïvement en France les descriptions données par Marx pour l'Angleterre!

Je vois que votre petit livre sur la révolution de 1799 est fort curieux et qu'il nous en apprend long sur l'état intellectuel des classes lettrées, qui pourtant firent la révolution et en furent les victimes: ce sont les intérêts qui devaient triompher des idées.

VIII.

Boulogne, 27 décembre 1897.

Cher monsieur,

Je viens de recevoir votre mémoire si intéressant (2); je suis heureux de constater que nous nous sommes bien souvent rencontrés sur la manière de comprendre des thèses aussi obscures. Il serait bien à désirer que votre mémoire fût traduit en français: je pense que si vous demandez à M. Bonnet de le traduire pour le *Devenir*, il ne refuserait pas. Je ne m'occupe plus de la rédaction de la revue et je n'ai pu obtenir qu'on y discuta votre précédent mémoire; mais je pense que M. Bonnet ne refuserait pas: cela remonterait un peu le niveau de la revue, qui tombe, à mon avis. S'il n'accepte pas, je tâcherai d'en faire publier une analyse dans l'*Humanité nouvelle* de M. Hamon.

Je crois que vous feriez bien d'envoyer votre mémoire à M. Ch. Andler (133, rue Claude-Bernard, Paris): il est probable qu'il en parlera dans la *Revue de métaphysique et de morale*: en tout cas, ce sera un élément pour son livre sur le marxisme, bien que ne sera point prêt aussi vite qu'on le croyait et que ne paraîtra guère avant un an. J'ai prié M. Labriola de lui envoyer son volume dès son apparition, parce que M. Andler compte discuter à fond la thèse de M. Labriola dans son livre.

(1) La *Critica sociale*.(2) La memoria *Per la interpretazione e la critica di alcuni concetti del marxismo*, letta all'Accad. Pontaniana nel novembre del 1897, e ristamp. in *Materialismo storico*, ecc., 4^a ed., pp. 53-112.

«Ne pensez-vous pas qu'il serait intéressant de présenter une analyse critique des premiers essais de Marx relatifs à l'histoire, tels qu'ils apparurent dans la *Sainte-Famille*, les *Annales franco-allemandes*, la *Misère* et le *Manifeste*? Toutes ces œuvres forment une unité (1844-1847). Il y aurait à les rapprocher des idées de L. de Stein (1), qui, d'après M. Andler, a exercé une grande influence. Un mémoire sur ce sujet compléterait, d'une manière fort heureuse, vos précédentes études sur le matérialisme historique.

Il me paraît certain qu'Engels a plus d'une fois fait dévier l'interprétation vraiment scientifique de la pensée de Marx: il me paraît que cela tient à ce qu'Engels n'avait qu'une préparation philosophique générale, celle de l'enseignement secondaire; il me semble que dans l'*Anti-Dühring* (au moins dans ce qui est traduit) il expose d'une manière un peu libre les théories des philosophes et qu'il n'avait pas des idées bien claires sur l'hégélianisme, notamment. Il a beaucoup contribué à lancer le matérialisme historique dans la voie de l'évolutionisme, et à en faire une *dogmatique absolue*, fondée sur des constatations empiriques peu critiques: c'est ainsi qu'il a introduit la notion du *facteur décisif*, — qu'il a nié l'action de la force immédiate par des arguments d'avocat, — qu'il a exposé l'histoire comme une évolution fatale; — qu'il a brouillé les idées des socialistes avec ses hypothèses empruntées à Morgan (2), hypothèses qui n'ont aucun intérêt pour le Socialisme et qui sont en contradiction avec ce qu'on sait de plus exact sur les institutions primitives. (C'est ce que M. Flach nous montre dans son cours au Collège de France).

En général, je crois que dans la polémique Engels a cédé au plaisir d'avoir raison, aux yeux de gens sans critique et sans connaissances philosophiques: je vois avec plaisir, que vous êtes loin d'approuver tout ce qu'il dit dans l'*Anti-Dühring*. Plus d'une fois, il a été ainsi amené à formuler des paradoxes, que nos marxistes ont transformés en dogmes indiscutables.

Plus on étudiera Marx, plus on éprouvera de peine à bien comprendre les véritables rapports qui existent entre lui et Hégel et Feuerbach. Vous avez très bien vu que ces rapports ne sont pas aussi simples qu'on

(1) *Der Sozialismus und Kommunismus des heutigen Frankreichs* (Leipzig, 1843); *Die sozialistischen und kommunistischen Bewegungen seit der dritten französischen Revolution* (Stuttg., 1848); *Geschichte der sozialen Bewegung in Frankreich von 1789 bis unsre Zeiten* (Leipzig, 1850).

(2) Nell'opera *Ancient Society* (New York, 1877), tradotta in tedesco nel 1891 dall'Eichhoff e dal Kautsky, col titolo di *Urgesellschaft* (Stuttgart, 1891); alla quale aveva dato molta fama tra i socialisti l'Engels col suo libricolo *Der Ursprung der Familie, des Privateigentums und des Staates* (Zürich, 1884; più volte ristampato). Anche il prof. Labriola s'era lasciato prendere di entusiasmo per codeste teorie: delle quali il Sorel reca esattissimo giudizio.

le croit d'ordinaire: les formules par lesquelles Marx a marqué sa position sont très obscures; mais ce qui me semble surtout obscur c'est la *méthode dialectique*: on parle de cela comme d'une chose très facile à comprendre, et plus je vois, moins je comprends. Je suppose que si l'on étudiait de près la *Sainte-Famille*, on arriverait à se rendre compte de ce que Marx entendait par là; je désespère de comprendre que veut dire Engels, qui emploie la forme *dialectique* dans plusieurs sens. Je crois bien que pour lui c'était, à peu près, un rythme analogue à ceux qu'avaient signalé avant lui bien de philosophes: mais alors ce n'est plus une loi, mais seulement une vue subjective (d'une utilité fort contestable). Je ne pense pas que ce fût cela pour Marx; mais je crois aussi que Marx n'a jamais cherché à préciser sa pensée sur ce point. Ne conviendrait-il pas de supprimer cette expression *la dialectique*, et tout ce qui se rapporte à la *négation de la négation*? (1). Ce serait un grand progrès, parce que, pour nos contemporains, tout cet appareil hégélien n'offre aucun sens. Je vois que vous êtes, tout-à-fait, dans cet esprit de renouvellement; il faut traduire Marx dans la langue moderne; si non, on s'expose à faire de son œuvre l'origine d'une mythologie fondée sur les *maladies du langage* (2). Et cela n'est pas une crainte chimérique: on trouverait beaucoup d'exemples de contresens dans les brochures marxistes.

M. Lafargue m'a presque excommunié pour avoir émis des doutes sur la division des classes: je me demande ce que diront de vous les purs orthodoxes? Il sera intéressant de voir ce que dise M. Kautsky.

Agrez mes souhaits de bonne année, etc.

G. SOREL.

continua.

(1) Il modo in cui l'Engels aveva spiegato la dialettica era così puerile, da non meravigliare se al Sorel venne il pensiero che convenisse disfarsi della dialettica stessa!

(2) È probabile che in questo giudizio del Sorel sia un'eco del famigerato articolo di W. JAMES, *On some hegelisms* (nel *Mind* del 1882).